

Michèle Finck, *La voie du large*, Arfuyen éditions.

Mallarmé, Rilke, et d'autres l'ont dit : écrire suppose de se retrancher. Vivre de peu, comme celles qui naguère répondaient à genoux à l'appel de la Vocation, dans la pénombre d'une chambre exiguë aux meubles rudimentaires. C'est par « une apparence de soupirail » que parfois un grand jour s'infiltré. A travers cette solitude et ces volets fermés : « écrire : l'unique brèche d'une vie sans échancrure ». Il faut aux poèmes une chambre, peut-être même la plus étroite, pour que le large s'y entrouvre, que la langue y prenne son élan, qu'elle aille parmi les rythmes, les sons et les musiques, en direction de l'inconnu. Cap au large ! Un mouvement la conduit que Michèle Finck résume simplement : « je cherche l'âtre ébauche ». De quoi ? Qui pourrait le dire ? S'agit-il de pousser un peu la porte du silence ? D'entrer dans le mystère de cette majuscule de plomb que Baudelaire met au mot Douleur ? De toucher la plaie de vivre ? Il y a dans l'écriture, comme dans la peinture, ce besoin de glisser les doigts dans la plaie, afin de s'assurer, dans le clair-obscur de son propre effroi, que demeure peut-être un peu d'espérance... Fermer les yeux pour y aller voir... C'est le tout mystérieux de la vie et de la mort qui fait vibrer les murs de la chambre d'échos du poème, tandis que la lumière baisse à chaque station d'une nouvelle « leçon de ténèbres », et que monte le lamento qui prend note, page à page, au quotidien, des détails de la Douleur... Et pourtant, même sur le papier, c'est avec une simple craie que l'on écrit : ce que chacun trace est friable ; ce n'est jamais qu'une ébauche, une « âpre ébauche » ; on essaie, on risque quelque chose, sans aucune certitude, dans le doute, parfois dans l'effroi : un poème, pas grand-chose croirait on, et c'est pourtant par-là que respire la lumière.

Qu'est-ce que cette « voie du large » qui donne son titre à ce nouveau livre de poèmes de Michèle Finck, sinon celle que vient entrouvrir la langue même, tandis que la ville grise se recroqueville, verrouillée par l'épidémie. De jour en jour, le nombre des morts ne cesse de croître. Seuls traversent les rues des êtres devenus des ombres, portant un masque sur le visage. Mais voilà soudain deux vers d'un poème d'amour griffonné sur un mur, comme une éclaboussure de lumière ! Qui pourrait oublier que la voie du large s'entrouvre dans la mémoire des livres ? Elle s'y tient disponible et transit le temps : longtemps après s'être refermées, les bouches des morts y continuent de nous parler.

En poèmes, en paroles échangées, en regards, en attentions, en tressaillements, le large court au gré des rues quand la poésie marche à la rencontre du hasard et s'en va « à la pêche aux presque riens ». Au commencement du poème, il y a toujours notre aujourd'hui où le temps avance et nous défait. C'est en lui que va se loger « le douloureux amour » de la vie. C'est là que la poésie fuyant l'asphyxie interroge son désir... N'est-elle pas l'autre nom du doute ? L'autre nom d'une soif du cœur ? Elle suit des chemins sinueux, elle va, elle regarde, elle questionne ; elle est cette parole qui interpelle l'existence et qu'enfièvre une soif inextinguible : elle aurait tant voulu que quelqu'un réponde, que Dieu ne fût pas un mot vide ! De toutes ses forces, elle doute, mais reste le nom d'une espérance,

celle de qui s'en va à la nage, en poème, dans le ressac de la langue, y brassant le son et le sens, toute imprégnée de ses âcres parfums, celle qui en berce les noyés « devenus varech ». L'écriture est cette nage à demi aveugle qui restera longtemps encore à l'écoute des profonds silences de la mer.

Jean-Michel Maulpoix